

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.
Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.
Téléphone «La Cooperativa» N° 339
Impreso en los Talleres de El Sincro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour \$ 0 01
N° ancien \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour six mois ou année ne sont que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, pour les faire parvenir à l'Assemblée générale, qui aura lieu le 25 juillet prochain, au Palais de la République.

Le Président.

N. B. — Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

La succession de M. Méline

On nous télégraphie de Paris, 15 juin: La situation est aujourd'hui ce qu'elle était hier, le ministère, il est vrai, se retire, mais il a obtenu la majorité et le successeur de M. Méline fera très certainement ce que M. Méline aura voulu faire: il s'efforcera de réunir autour de son programme une majorité plus forte, exclusivement républicaine, dont la Droite ne sera plus l'appoint indispensable.

Sa politique ne différera, du moins ne différenciera pas sensiblement, de celle que M. Méline voulait suivre et dont les divers discours prononcés dans le groupe progressiste par MM. Poincaré, Ribot et Jonnart, nous ont fait connaître les grandes lignes et l'entourage des mêmes hommes dont M. Méline essayait d'obtenir le concours, ou plutôt aujourd'hui, comme hier, que MM. Ribot, Charles Dupuy, Georges Leygues, Delcassé, formeront le noyau du ministère dont le parti progressiste sera le pivot. M. Méline s'en va, mais sa combinaison subsiste dans ses parties essentielles.

Il pourra, dans ces conditions, paraître surprenant que le premier ministre d'hier n'ait pas été désigné par une majorité plus forte comme premier ministre de demain. Je vous avais fait prévoir ce résultat, et il était en quelque sorte inévitable, les meilleurs amis de l'ancien président du conseil, ceux-là mêmes qui conseillaient le plus fortement cette évolution à gauche, qui regardaient comme indispensable de souder pour parti progressiste le groupe Isambert et une fraction du groupe Dujardin-Beaumetz, ne se dissimulaient pas et n'avaient pas non plus dissimulé à M. Méline combien il leur serait difficile de pratiquer lui-même cette suture et, samedi dernier dans une longue conférence tenue au ministère de l'Agriculture, le comité directeur du groupe progressiste avait approuvé, peut-être avec un peu trop d'empressement, le désir que manifestait le premier ministre de prendre un repos que lui ordonnaient depuis longtemps ses forces, moins grandes que son courage.

Ses amis distingués très bien et lui-même paraissent s'en rendre compte, qu'en évoluant vers la gauche il donnait ou paraissait donner un démenti à sa politique passée; qu'il lui serait plus difficile qu'à un autre d'obtenir les concours nécessaires, car les luttres de la veille et les ressentiments de la récente bataille électorale augmentaient contre M. Méline bien des inimitiés, bien des rancunes. Son successeur ne se heurterait point à une opposition aussi vive, ni aux mêmes préventions; c'est pour cela que, sans aucun doute, le président du dernier ministère n'a pas obtenu, mardi, tous les concours sur lesquels il pouvait légitimement compter.

On aurait donc tort de croire que la parti radical recueillera les bénéfices de sa retraite. Les progressistes qui ont mis un de leurs chefs les plus distingués au fauteuil conserveront le pouvoir et appliqueront leur programme avec les réformes qu'ils viennent d'y inscrire. Toutefois, la question se pose de savoir si cette majorité des républicains libéraux restera le pivot d'une très solide et saine nouvelle majorité, ou si elle sera une longue existence. Il serait pour le moins téméraire de l'affirmer.

Les Philippines et la politique Espagnole

L'insurrection des Philippines éclata en juillet de l'année 1896; mais, depuis fort longtemps, les indigènes, travaillés par des émissaires secrets des Etats-Unis, étaient prêts à se soulever.

A ce moment-là, l'archipel était gouverné par le général Blanco qui venait de terminer avec succès l'insurrection de Mindanao et à qui maintes personnes influentes, dans l'île, avaient fait part des projets des insurgés bien avant que le mouvement n'éclatât. Mais ce brave général, confiant dans l'assurance donnée par ses subordonnés, ne prit point garde à ces avertissements et l'insurrection éclata quand il s'y attendait le moins.

Dans le commencement, le général Blanco eut pour réprimer le mouvement insurrectionnel avec les ressources qu'il possédait, mais

il s'aperçut vite qu'il serait impuissant à l'arrêter devant les proportions que l'insurrection prenait.

Le foyer principal était dans l'île de Luzon, où étaient réunis plus de vingt mille insurgés, fortifiés principalement dans les vieux Cavite, leur quartier général, et dans les villes et villages environnants qu'ils avaient entourés de défenses fort bien disposées entre Tayabas, au Nord, et Batangas, au Sud.

Après avoir réuni toutes les forces disponibles, le général Blanco tenta une attaque de Cavite en faisant traverser ses troupes l'isthme qui sépare Cavite de Maunila; mais les difficultés qu'il rencontra pour faire manœuvrer la grosse artillerie furent telles qu'il dut renoncer à se servir des gros canons et qu'il ne put attaquer les insurgés qu'avec des canons de petit calibre, ce qui l'obligea, malgré le courage et l'intelligence de ses troupes, à battre en retraite et à demander des renforts à la métropole.

Malheureusement, en Espagne, son impuissance fut prise pour de l'incapacité et avec les renforts, on envoya le général Polavieja en remplacement du général Blanco, avec le général Lachambre pour chef d'état-major.

A l'arrivée des renforts, l'état-major aux Philippines forma trois colonnes qui, dans un mouvement convergent, devaient donner l'assaut final à Cavite et reprendre cette place.

A mesure que les troupes espagnoles avançaient, elles remportaient des victoires sur les rebelles, qui perdaient du terrain malgré leurs défenses héroïques, et laissent le sol jonché de cadavres, qu'on comptait journellement par centaines.

Le général Lachambre, à la tête d'une forte colonne, attaqua par le Sud le camp retranché des insurgés, qui eurent après un combat des plus meurtriers, tandis que, de tous côtés, les autres colonnes coopéraient à l'assaut de Cavite qui tomba bientôt au pouvoir des Espagnols.

Par la chute de Cavite, le foyer principal de l'insurrection était vaincu et, quoique dans l'île de Luzon il restât encore des groupes dissimulés, on pouvait considérer l'insurrection comme terminée.

Malheureusement pour les Philippines et pour l'Espagne, une crise ministérielle survint et au lieu de se débarrasser de Primo de Rivera, qui à ce moment donné pouvait gêner le gouvernement, on décida de l'envoyer aux Philippines, en remplacement du général Polavieja, qui avait eu le tort de demander de nouveaux renforts pour débarrasser complètement l'archipel du reste de l'insurrection vaincue.

Primo de Rivera s'engagea, en allant aux Philippines, à terminer l'insurrection sans aucun secours de la métropole, et pour arriver à ses fins il chercha à traiter avec les rebelles qui, démoralisés par les défaites que Polavieja leur avait fait subir, consentirent à déposer leurs armes à la suite du traité signé à Bicarabato entre Aguinaldo, Paterno, Llanera, Balduino Aguinaldo, cousin de l'autre, et les autres chefs du mouvement, par lequel le gouvernement espagnol s'engageait à leur verser des sommes qui leur permettraient de vivre à l'étranger.

Peu de temps après le conflit actuel entre l'Espagne et les Etats-Unis, Primo de Rivera fut rappelé et remplacé par le général Augusti. Mais avant de quitter l'archipel, il envoya un télégramme au ministre des colonies le priant de la concentration de l'escadre américaine à Hong-Kong et des projets qu'on prêtait à Aguinaldo, en même temps qu'il remettait au général Augusti un long mémoire sur l'état présent de l'armement des Philippines et l'infériorité de l'escadre espagnole sur les vaisseaux modernes américains. Mais la rapidité des événements a empêché le gouvernement de prendre les mesures que comportait la situation de l'archipel et, de là, la défaite de Manille dont les désastres eurent de si fâcheuses conséquences.

En résumé, l'origine du désastre de Cavite et l'état actuel des Philippines provient, en principe, du rappel du général Polavieja, au moment où il avait donné le premier coup à l'insurrection, et à la parcimonie du gouvernement espagnol dans l'envoi des renforts nécessaires pour terminer l'œuvre commencée sous des bons auspices.

Si, au moment de l'ouverture des hostilités, l'Espagne avait eu aux Philippines quelques vaisseaux du type du «Pelayo» et du «Viscaya» et les 25.000 hommes de renfort réclamés par Polavieja, les Américains se seraient abstenus de paraître dans les eaux de Manille.

J. Roure y Gonzales.

Le Canal de Panama

Et la Guerre Hispano-Américaine

Paris, 20 mai.

Sur le boulevard, dans le mouvement bariolé et triplé de la foule toujours renouvelée, une physionomie apparaît. Et sa petite personne, vivante et mobile, au sourire comique, l'air éclairé par les traits affaiblis à la projection lumineuse des yeux gris, la barbe blanche taillée en pointe, qui ne connaît M. Marius Fontanes, l'historien philosophe, le collaborateur fidèle des «Lectures», l'aimable agent de la défunte Compagnie de Panama? Quelle occasion de l'aborder!

— Eh bien! si le canal de Panama, lui dis-je, était percé, la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne en ferait une fameuse affaire! Le passage en un deux jours de l'Atlantique dans le Pacifique, au lieu de la longue navigation nécessaire aux navires pour passer d'une côte à l'autre en contournant l'Amérique du Sud, ce serait une aubaine pour les belligérants, les Etats-Unis surtout; et pour les actionnaires du canal, donc!

— C'est assez frappant, me répond M. Fontanes, et peut-être les Américains doivent-ils ressentir aujourd'hui quelque regret de nous avoir planté dans des bâtons dans les hélices que facilité la tâche. Les communications incessantes entre les deux côtes Est et Ouest des Etats-Unis, en lieu de la division des forces,

seraient jeu d'enfant. Et comme le trafic de guerre est, par nature, de première nécessité et exceptionnellement rémunérateur, les dividendes de la Compagnie pour l'exercice 1898 s'en seraient bien trouvés.

— C'est tout pis pour les actionnaires, et d'avantage encore pour les belligérants.

Mais cela n'empêchera pas le canal de Panama de se faire. C'est même une raison pour redoubler d'activité dans son achèvement.

— Vous croyez que nous le verrons avant de mourir? (J'appuie l'insinuation du rictus le plus sceptique.)

— Au point où en sont les travaux, silencieusement poursuivis par la Compagnie nouvelle, on peut considérer le canal comme fait.

— Ah! bah!

— Oui, avec quatre cents millions au minimum, cinq cents au maximum, le canal doit être terminé, vous dis-je. C'est à quatre décades, pour commencer; et plus tard, les travaux complémentaires étant poursuivis au fur et à mesure du développement du trafic, ainsi à niveau!

J'admire la foi invincible de mon interlocuteur, je vous la remercie de sa confiance.

— Mais si les Etats-Unis ont toujours la maîtrise du canal de Nicaragua?

— Ça n'existe pas: le Nicaragua n'a jamais été qu'un instrument de pression ou, comme je vous le disais, un bâton dans les roues de notre entreprise. Il y a dans la mise en communication du lac intérieur de Nicaragua avec les deux océans, Atlantique et Pacifique, des impossibilités techniques absolues.

— Bon! Le canal de Panama ne sera pas plus tôt percé que les Américains voudront s'en emparer. Après la conquête des Antilles, celle du canal. C'est forcé, c'est écrit.

— Pardieu! L'Angleterre aurait bien voulu aussi s'approprier le canal de Suez, pour le transformer à l'occasion en base d'opérations de guerre maritime. La neutralité ou l'internationalisation du canal de Suez n'a pas moins été proclamée. En face de l'Angleterre, il y avait les autres puissances: il en serait de même vis-à-vis des prétentions de l'Amérique, si ces prétentions s'affaiblissaient jamais.

— Mais si l'Amérique Nord, possédant à fond l'application de la doctrine Monroe; et exerçant sa puissance au sud du Nouveau Continent, arrivait à faire entrer de gré ou de force la Colombie, après le Mexique, dans la grande fédération des Etats?

— Entre les affaires et la politique, il y a une fréquence d'autonomie. Ce qui ne vous satisfait pas au point de vue politique vous satisfait comme actionnaire. Voyez l'ascension des cours du Suez depuis que l'Angleterre occupe — en fait — l'Egypte. Si la Colombie venait à faire partie des Etats-Unis, vous auriez la même progression sur les titres du Panama!

— Alors, les Français qui furent les pionniers de l'entreprise, dont les capitaux jouèrent le rôle d'initiateurs sacrifiés jusqu'à ce jour, ne doivent pas renoncer, ne doivent pas abdiquer? — Moins que jamais. Je dis plus: ce sera aux anciens fondateurs, actionnaires, obligataires, tous créateurs de l'œuvre du Panama, pendant de l'œuvre immortelle du Suez, ce sera aux 800 mille intéressés de la première Compagnie de se réserver le mérite et le bénéfice de l'achèvement définitif du canal. Ils furent à la peine; qu'ils soient à l'honneur et au profit.

— La loi qui soulève les montagnes, peut aussi percer les isthmes; peussiez-je à part moi, tandis que s'éloignait M. Marius Fontanes?

Gregore.

Les Pigeons voyageurs

LEUR DRESSAGE EN MER

J'ai indiqué déjà les vitesses moyennes que pouvaient accomplir les pigeons voyageurs.

Nombre de lettres me demandent aujourd'hui si, réellement, en cas de guerre maritime, comme présentement dans le conflit hispano-américain, les pigeons seraient à même de rendre des services appréciables.

C'est justement l'Espagne qui, l'une des premières parmi les puissances européennes, a mis en pratique l'utilisation de la colombe philophile maritime.

Depuis 1892, à l'instigation de M. de la Perre de Roo, le gouvernement espagnol a mis tous les gardes-côtes et croiseurs d'un colombier. Il ne s'agissait alors que d'une surveillance de la contrebande, mais il est évident que, dans les circonstances actuelles, les bâtiments opérant aux Antilles seront, en dépit des distances, en relations constantes et pourront encore se signaler entre eux les mouvements de la flotte américaine.

Quant à l'Amérique, contrairement aux assertions très récentes d'un confrère du soir, son service de colombiers maritimes n'est nullement organisé, par cette bonne raison que des particuliers seuls, — et en fort petit nombre, — possèdent des équipes de pigeons voyageurs nullement entraînés, au reste, pour un service utile en temps de guerre et que la réquisition n'aurait pas comme en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Aussi bien, n'est-ce pas en quelques semaines que s'effectuait le dressage et l'entraînement d'un pigeon voyageur pour un service de guerre maritime ou terrestre.

Le fait est difficile en est la préparation. Dès que le pigeon est en âge de voler, on l'habitue petit à petit à voler autour de son colombier en le portant à des distances variant de vingt à cinquante mètres.

Son instinct le conduirait à revenir là où il trouve la nourriture, mais, en outre, l'expérience a démontré que le sel avait, à l'égard du pigeon, une attirance spéciale, et c'est pourquoi, dans les colombiers, on installe une queue de sardine salée ou un bloc de sel et de sable mélangés.

L'oiseau, une fois habitué à rentrer en son logis, est lâché à une certaine distance en mer, distance graduellement augmentée; chaque voyage, chaque rentrée au colombier lui valent un temps de repos proportionné à l'espace parcouru.

On arrive, par ce moyen, à utiliser véritablement le pigeon dès l'âge de huit mois, et il peut rendre jusqu'à trois ans de bons services.

Reste une question. Combien de dépêches ce message est-il capable de porter?

Grâce aux nouvelles découvertes photographiques et au progrès de la cryptographie, un seul pigeon se chargera d'un message équivalant au contenu d'une grande feuille parisienne.

Ecrivez photographiquement sur une feuille de papier pelure, la dépêche est roulée dans une plume d'oie, fermée aux deux extrémités et fixée à l'une des grandes plumes de la queue du pigeon, au moyen d'un fil de soie ciré.

Encore convient-il de savoir choisir les plumes en question, surtout à l'époque de la mue, pour qu'elles ne se détachent point en route avec le message qu'elles transportent.

En dehors du plomb, le pigeon voyageur a guère qu'un ennemi l'oiseau de proie, et encore de ce dernier l'ingéniosité des colombophiles a-t-elle triomphé: sur le dos du pigeon on fixe un sifflet en aluminium qui, durant la volée, accompli son office: éloignes ainsi faucons, éperviers et autres rapaces.

Substituez bonne chance aux pigeons maritimes d'Espagne!

Danil D'aigne.

L'attente

Les deux petits fiancés se tuèrent, enfantinement, un soir de Noël.

Marcelle avait seize ans, elle était brune, les yeux toujours noirs de sang parce qu'elle repassait tout la journée. Henri se glissait dans la chambre, tandis qu'elle restait penchée sur le lit fumant; il lui bécotait sa nuque fraîche, en surprise.

Elle se retournait et l'embrassait sur les lèvres: elle en restait pâle une minute. Ils causaient.

Il lui jetait sa bague sur la brasure de la dentelle, qui riait de ces châtiments. Puis, épuisée, elle se couchait à repasser, et renversant la gorge, posait sa tête sur son coude, pour qu'il lui fermât les paupières à petits baisers.

«Il faut nuit, disait-elle, je vais dormir», et brusquement elle se levait à l'autre bout de la chambre, avec de grands rires: le chardonneret, excité, émettait à tue-tête.

Les devinements amoureux n'avaient jamais eu leur mot. Leurs parents les avaient laissés aller à Robinson avec la cousine de Marcelle, la grande Jeanne qui pendant un printemps, à Sceaux, Jeanne avait rencontré un monsieur qui la connaissait et qui l'avait emmenée sans façon dîner dans l'arbre.

Les petits amoureux s'en consolèrent; ils prirent le chemin de la fosse-Bazin, et là ils s'embrassèrent toute l'après-midi, avec des gamineries maladroites et dépitées.

Le retour fut charmant encore: les enfants, un peu fatigués, s'endormirent dans le wagon, l'un près de l'autre, un tas de fleurs sur leurs genoux les uns enlucés de molles.

Il se réveillèrent aux stations toutes les cinq minutes, se trouvaient las et bacheliers, et se rendormirent en murmurant doucement.

Le soir, Henri déclara à son père qu'il voulait épouser son amie tout de suite.

Le père lui rit au nez, et bon homme, ne se fâcha point. «Dans cinq ans, nous en recuserons», dit-il. Et l'on parla d'autre chose. Henri se coucha et dormit sans rêver, du gros sommeil que donne la campagne.

Le lendemain, il revint Marcelle; elle l'embrassa bien tristement. Elle avait tout raconté à sa mère, qui lui avait allongé un souflet, et lui avait déclaré qu'Henri était trop gosse pour l'épouser. «Quand il pourra se marier, il aura longtemps qu'il l'aura oubliée», avait-elle ajouté.

«C'est vrai, mon chéri, que tu m'oublieras, dit-elle. Et elle pleura, pleura à étouffer. Henri baissa la tête à la place du souflet, et baissa aussi la main de sa petite amie, parce que cela se faisait au théâtre. Et de nouveau ils se fiancèrent. Mais ils se jugèrent bien malheureux.

Cinq ans avant des mariés! Qu'est-ce que cela faisait cinq ans? Ils ne savaient pas. Les cires si fines sont incapables de mesurer le temps: une durée en peu longue est infinie pour eux; elle n'a pas de limites parce qu'elle n'a guère d'analogues dans leur courte vie. En remontant à cinq ans, les enfants se voyaient en costume de première communion, flânant une après-midi de dimanche, aux Ternes, grisés d'une dévotion puérile et l'estomac vague, à cause de la grenadine qu'on leur avait octroyée, et du vertige gagné sur les chevaux de bois. C'était si loin, si enfantin, qu'il leur semblait avoir vécu toute une existence depuis, et plusieurs fois changé d'âme.

On bien les cinq ans ne finiraient pas ou ils seraient alors des êtres nouveaux dont ils ne se faisaient aucune idée; ils ne seraient plus eux-mêmes. Que leur importait le bonheur d'un Henri et d'une Marcelle si lointains?

La divine impuissance de la jeunesse est au fond très raisonnable comme tous les instincts. Pourquoi l'enfant veut-il son joujou tout de suite? Parce qu'il sent que tout à l'heure il ne s'en amusera plus.

Alors, on les surveillait, surtout la méchante mère de Marcelle. La fille pleurait tous les jours. Henri lui voyait constamment les yeux rouges: il ne l'apercevait que dans la rue, quand on l'envoyait aux commissions. Elle lui racontait que sa mère lui faisait affront devant le monde à cause de lui. Henri serrait les poings, inutilement. On l'embrassait vite, et chacun s'en allait de son côté.

Enfin, un dimanche, Henri reçut un lettre qui disait:

«Je viendrai te voir demain, mon chéri. Tu m'as dit que ton père traitait à Gréteil pour toute la journée; maman doit aller voir la voisine qui est à l'hôpital. On pourra causer chez toi: ce sera

la première fois, depuis qu'on est si malheureux. Je t'embrasse, mon petit Henri, et je suis ta petite femme.

Marcelle.

A deux heures, la mignonne s'en allait chez son ami. Les deux enfants roulaient sur le lit tout de suite. Comme c'était bon les deux bouches fraîches collées l'une à l'autre! Après un caressant, comme l'avait annoncé Marcelle, par petites phrases telles que des souffles, si câlines que c'étaient des baisers encore.

«Où est bien, dis Marcelle. Est-ce que tu n'aimerais pas mourir comme ça?»

— Oui, répondit tranquillement Henri.

La chambre était fraîche; au dehors, la fournaise de la rue vibrait de chaleur. Et plus brûlantes, plus arides, plus désolées, les cinq années d'attente leur apparaurent comme un désert à traverser. Ne valait-il pas mieux mourir au seuil et à l'ombre d'écouter?

La même pensée leur venait à tous deux. Ils s'entendirent sans plus de paroles, comme en rêve. Marcelle répéta seulement:

— Alors, tu voudrais bien mourir?

— Oui, répondit encore Henri, et l'embrassant.

La chose fut aussitôt décidée. Mais ils ne se pressèrent pas et restèrent quelque temps encore l'un contre l'autre, écoutant battre leurs cœurs et briser la rue, livrée à cette torpeur lumineuse de l'été, qui les gagnait eux-mêmes douloureusement et les faisait glisser sans peur vers la mort.

Marcelle tout à coup se leva.

«Où vas-tu? demanda Henri.

«Chercher des fleurs».

Quand elle revint jeter sur le lit les roses effeuillées, Henri avait allumé déjà le réchaud de charbon. Son idée fit sourire la petite ouvrière. «Tiens, dit-elle, en sentant l'odeur qui lui étourdissait, il me semble que je repasse encore». Ils se couchèrent. Un accordéon chevrotait sous une porte cochère, une musique sautillante comme un refrain de folie. Il leur semblait que la chanson se rapprochait, entrant dans la chambre que la rue bourdonnante montait vers eux, et que le plafond, au contraire, s'abaissait jusqu'à toucher leurs fronts. C'était un bercement doux qui remuait la maison tout entière. L'amour, la mort, le sommeil se confondaient dans une même langueur, les esprits des deux enfants s'envolaient déjà et planaient au-dessus de leurs corps dissous dans la rêverie.

Ainsi finirent les petits amoureux, trop jeunes pour se marier, assez grands pour mourir, d'écoulement de l'amour qui les avait ensorcelés et tués s'attendrissant en geignant sur ces victimes puériles.

Maxime Formont.

Abominable histolo

Nous nous éloignons et Saint-Ursanne qui revient du pays où l'on fait la guerre, de l'île fortifiée, porte désirable où s'ébrièrèrent peut-être les longues dents de l'Oncle Sam, qui a vu de tout près ces luttres inexorables, ces essais de répression où il semble que la révolte ait puisé de nouvelles forces, de suprêmes espérances et qui en frissonne encore d'épouvante, raconte alors des histoires comme des pastèques trop mûres?

«L'implacable qui tenta de broyer comme en un étau la république naissante dont l'audace croissait de jour en jour et qui répondait aux donneurs d'âme bête et aux prédateurs de l'épée: «On ne gouverne pas avec des mandements épiques», supplicia de même ses prisonniers.

Il est une vaste plaine, là-bas, qui ressemble, un soir, à une éponge d'hôpital, et que l'on appelle douloureusement le champ des martyrs.

Quinze cents insurgés y furent, au lendemain de la prise de la ville, et qui répondait aux donneurs d'âme bête et aux prédateurs de l'épée: «On ne gouverne pas avec des mandements épiques», supplicia de même ses prisonniers.

Et, sur cette vendange sinistre, sur ces visages de folie qui oscillaient et se décomposaient, sur ces bouches qui hurlaient des prières et des insultes, sur ces yeux fixes qui se dilataient, qui jaillissaient hors des paupières, sur ces fronts creusés de rides, luisants de sueur glacée, furieuses, impitoyables, se succédèrent des charges de cavalerie, cahotèrent les roues pesantes des canons et des caissons, s'abattirent les sabots des chevaux.

Les crânes se fendaient, se vidaient avec un bruit de râles d'agonie se fondaient en une plaine immense, dominant les arideurs des trompettes.

Le sang gicla comme de rouges geyers, éclaboussait les tortionnaires, et des nuées de vautours planaient dans la pureté radiante du ciel, couvraient de leur ombre cette mare de pourpre.

Guerra effroyable de haine et d'incendement où des deux côtés l'on ne rêvait que de détruire, l'on se bat avec une rage désespérée, l'on oublie toutes les lois divines et humaines.

Guerra de trahisons, d'embuscades sournoises, de terreurs où les escabellés et leurs bandes de malfaiteurs et de malfaiteurs ne reculent devant aucun crime, font sauter les trains, brûlent les villages, pillent, massacrent, cherchent partout pour les officiers dont les têtes sont mises à prix des moyens d'aviver la souffrance, de prolonger l'agonie, qui effrènerait un bourreau asiatique, qui donnerait la sensation d'un retour vers l'humanité originelle. Guerra sauvage qui n'a rien de commun avec nos tueries de civilisés, et où l'on plait les petits soldats que les steamers

transportent par milliers d'avoir à s'aventurer et à jouer leur peau?

Il se tut un instant et reprit:

Et puis cela semble vous intéresser, voici un autre épisode que l'on croirait emprunté aux annales lointaines de quelque condottiere italien.

Le «pacificateur» qui fut peut-être parvenu à rétablir l'ordre dans les villes et dans les campagnes, à secourir l'ennemi au fond des solitudes, le général de fer que la Régente n'aurait jamais dû disgracier, renifla les lueurs comme un moinelet de vingt ans.

Il avait jeté son dévolu à la Havane sur une délicieuse fille aux yeux veloutés comme une chandelle d'étoiles, aux lèvres en fleurs qui appelaient le baiser, au corps souple et gracieux dont nulle caresse n'avait meurtri encore la virginité adorable.

Et, le feu dans la chair, ne parvenant pas à forcer la porte de la belle, à triompher des surveillances jalouses qui la défendaient, à bout d'expédients, il ne trouva rien de mieux que de faire arrêter comme suspect le père qui récalcitra et faisait trop bonne garde. Le lendemain, affolé, en larmes, la jeune fille se ruait vers la guérite du lion, plaidait avec des mots d'angoisse et de désolation la cause de celui qui n'avait commis d'autre crime que d'être un honnête homme, de veiller sur son enfant acceptait, à bout de forces, dans l'habitude de la douleur, de subir l'étreinte avilissante dont la grâce du prisonnier devait être le salaire.

La nuit s'écoula. Interminable et crucifiante nuit d'irritations brutales, de mornes dégoûts, où la petite comptait les heures une à une, se sentait mourir de honte et de tristesse, mordait les draps pour ne pas crier, voyait rouge, sentait à des vengeances prochaines. Et comme l'aube naissait et que le soldat, repu de jouissance, dormait dans le désordre du lit le pas caressé d'une troupe sonna

DECLASSIFICATION AUTHORITY

[illegible]

